

d'Hudson, les traiteurs libres et nos Missions n'avaient secouru ces malheureux affamés, la population indigène eût été plus que décimée par le fléau.

Dans tous les pays du monde, la famine est chose affreuse ; mais je crois que, dans nos contrées polaires, elle présente un aspect encore plus navrant. Un froid mortel l'accompagne. Ailleurs, la nature se montre pour ainsi dire compatissante ; ici, elle ferme ses entrailles et n'a plus qu'un visage de glace dans toute la vérité du mot. Oh ! que c'est triste de voir des hommes, des femmes, des enfants, engagés dans cette lutte terrible pour l'existence, attaqués de deux côtés à la fois, et par une température de 40 degrés au-dessous de zéro, et par la famine, qui ne laisse, comme dernière ressource, qu'un peu de neige fondue ! Eh bien ! voilà le sort auquel beaucoup de nos sauvages sont réduits.

Je crains fort que les mineurs du Klondyke ne soient eux-mêmes exposés à le partager cet hiver, car il n'est pas possible de leur transporter une quantité suffisante de vivres, rien n'étant prévu, ni préparé pour cela, et ils ne trouveront rien dans le pays pour y suppléer.

Toujours vrai

Tu te fâches : donc tu as tort.

Une plaisante leçon de choses

Dans une commune du canton de Preuilly (Indre-et-Loire), M. Plais, candidat socialiste, après avoir laissé à la porte de la salle où se donnait la conférence, son chapeau et son pardessus neufs avec une bicyclette de marque, développa devant ses auditeurs une théorie, où il disait que l'on ne peut se procurer la fortune qu'en la prenant où elle se trouve.

Sa démonstration faite, M. Plais voulant sortir, ne trouva plus ni ses vêtements ni sa machine.

Mais, regardant par la porte ouverte, il vit un de ses auditeurs coiffé de son chapeau, un autre vêtu de son pardessus, et un troisième chevauchant sur sa bicyclette.

Il apostrophe les électeurs qui, sans embarras, répondent :